

Maria Vitoria Bittencourt

Une voie de la satisfaction *

Je me suis appuyée pour cet exposé non seulement sur mon expérience dans les cartels de la passe mais aussi sur les contributions des collègues aux Journées de Buenos Aires en 2009. J'ai participé à trois cartels éphémères, chaque fois composés par des membres tirés au sort, qui ont donné lieu à deux nominations. C'est à partir de cette expérience que je voudrais vous proposer mes premières réflexions.

Dans mon argument, j'ai choisi d'aborder la satisfaction car il me semble que c'est un thème dominant dans nos soirées concernant l'affirmation de Lacan dans la préface de 1976. Je vous en rappelle la formule : « Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse ¹. »

Cette satisfaction est évoquée aussi dans le *Séminaire XI*, où il se réfère à la satisfaction du symptôme : « Ce que nous avons devant nous en analyse c'est un système où tout s'arrange, et qui atteint sa sorte propre de satisfaction. Si nous nous en mêlons, c'est dans la mesure où nous pensons qu'il y a d'autres voies, plus courtes par exemple ². »

Dans cette phrase, Lacan indique qu'il s'agit non pas de liquider la satisfaction du symptôme mais de proposer une voie plus courte, plus économique. Le mot d'esprit pourrait nous aider à réfléchir à

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 1^{er} avril 2010.

1. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 152.

cette voie, car, comme l'a rappelé Colette Soler dans la contribution du cartel 1, cette formation de l'inconscient propose un « chemin épargné », dont l'efficacité au niveau économique renvoie à la satisfaction, ou, comme dit Freud, « un gain de plaisir » avec le rire. Cela pourrait expliquer la satisfaction du cartel mais aussi la satisfaction de la fin d'analyse.

Vera Pollo, dans son intervention à Buenos Aires, a évoqué ces points autour de notre cartel et le mot d'esprit³. En effet, une satisfaction s'est manifestée dans un cartel de la passe à propos d'une nomination d'un AE, tel un mot d'esprit. La décision du cartel s'est faite d'une façon presque instantanée, où tous les membres du cartel sont arrivés en même temps à la même conclusion, non sans une certaine satisfaction. Après le départ du deuxième passeur, nous avons décidé qu'il fallait nommer. Fait curieux, car nous n'avions conclu qu'à partir d'un seul témoignage, le premier passeur n'ayant pas réussi à transmettre son témoignage.

Je me suis posé la question de savoir si cette voie économique que le mot d'esprit réussit à établir ne serait pas applicable à la voie du symptôme à la fin de l'analyse. Le symptôme réduit à une lettre qui serait obtenu grâce au travail de l'interprétation de l'analyste analogue au travail du *Witz* : un produit de l'équivoque *langagière*.

Je vous propose donc de reprendre le texte de Freud sur le mot d'esprit, dont le modèle a servi à Lacan pour sa proposition sur la passe. Il faut noter que cette idée de Lacan, qui se trouve dans le « Discours à l'EPF », vient juste après des remarques qui concernent le manque d'humour des « Suffisances » de son École ainsi que « le peu de monde à qui communiquer les joies qui m'arrivent⁴ ».

Revenons à Freud. Le mot d'esprit inclut d'abord le lieu d'où il s'énonce – la première personne ; le deuxième élément, présent ou absent, concerne le lieu de celui à qui on fait allusion – ce que l'on dit. Et le troisième élément, *dritte Person*, est le lieu où le mot d'esprit se complète, dont l'effet est le rire.

Tout d'abord, le sujet tout seul ne peut pas savoir s'il a fait un mot d'esprit. Il faut un tiers, un Autre venant authentifier la marque du travail. Cette authentification ne peut se faire que si le tiers lui-

3. V. Pollo, « L'École moebienne », *Wunsch*, n° 8, Bulletin international de l'EPFCL.

4. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, p. 13.

même répond à certaines conditions : il doit être impliqué, car « chaque mot d'esprit exige son public propre [...] preuve d'un accord profond sur le plan psychique ⁵ », c'est-à-dire qu'il se fait avec ses pairs, sur un minimum de coordonnées communes de temps, d'investissement psychique, d'intérêts, de décisions ; engagé par son désir dans le récit, il n'en connaît pas la fin et il veut la savoir. Le mot d'esprit passe d'autant mieux qu'il existe une « plus grande affinité psychique ⁶ » entre la première et la troisième personne. Face au signifiant nouveau qu'il apporte, produit par le non-sens, le rire éclate, ce qui atteste de la transmission réussie. L'auditeur obtient le plaisir de cette dépense très minime qu'il s'est épargnée. L'Autre, en tant que public, reçoit de la part du sujet un cadeau de parole, un gain de savoir qui était jusque-là maintenu inaccessible.

Freud ajoute que le *Witz* est un travail (comme le rêve, le transfert, le deuil), où plusieurs techniques sont présentées pour éclairer les maniements de la langue dans sa fabrication : équivoque, double sens, non-sens. « Le *Witz* on le fait, le comique on le trouve ⁷. » Si dans le comique on peut rire seul, plaisir obtenu d'une relation duelle entre le sujet et l'autre en tant que source d'inspiration, dans le *Witz* il faut tout un travail dans le but d'adresser à un tiers pour l'accomplissement de l'acte, avec ou sans la présence de la deuxième personne. Cette nécessité d'un Autre que Freud appelle « l'auditeur inactif » est essentielle car avant tout le *Witz* vise le lien social, il est la plus sociale de toutes les formations de l'inconscient, dépourvue de toute nécessité, en somme « un jeu développé ⁸ ».

Quant à la première personne du *Witz*, elle est « irrésistiblement poussée » à le communiquer. Elle doit dire la trouvaille sur le non-sens rencontré. Mais c'est seulement parce qu'elle est en position de destitution subjective qu'elle peut décoller sa personne du caractère unique de sa vie : elle est quelconque, supportant le particulier d'une histoire, elle fait de son point singulier de non-sens un nouveau mode de l'exception qui confirme la règle. La tragédie financière de la vie de Heine lui a permis de fournir le fameux « familionnaire », dont tout

5. S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 275.

6. *Ibid.*, p. 248.

7. *Ibid.*, p. 324. (Lacan, dans son séminaire de 1958, *Les Formations de l'inconscient*, reprend ce travail de Freud.)

8. *Ibid.*, p. 321.

un chacun peut apprécier la justesse. Avec ce mot, il y a un décollage avec les signifiants idéaux, pour se trouver au bout du compte identifié à ce qui fait son malheur. Le *Witz* serait une forme de bien dire son symptôme, un signifiant dans le réel, toujours accompagné de l'effet surprise. Comme l'affirme Lacan, « le *Witz* surprend le sujet par son flash, il éclaire la division du sujet d'avec lui-même⁹ ».

Par rapport aux autres formations de l'inconscient, le *Witz* effectue une épargne au regard de la « dépense colossale de notre activité cognitive », dit Freud. De ce point de vue, toutes les énonciations ne se valent pas, et Freud et Lacan donnent une position exceptionnelle au *Witz*, car il dépasse largement toute forme d'humour de par sa spécificité et sa construction prodigieuse. L'extraordinaire libération subjective qu'apporte cette allégeance à l'inconscient confirme que le parlêtre vise à l'économie des mots. L'inconscient est le savoir, parlé, du non-sens réduit à sa plus simple expression que le *Witz* met en acte. Grâce à lui un signifiant nouveau, hors code, peut apparaître. C'est un signifiant composite, incompréhensible en lui-même mais qui s'explique par le contexte et ouvre à une nouvelle variation du sens.

On peut supposer que dans le dispositif de la passe nous avons le modèle du *Witz* dans la disposition des différents partenaires – le passeur, le passant et le cartel. Le passeur, en tant que première personne, est celui qui énonce les dits à propos de l'objet du *Witz*, celui qui est « poussé à communiquer » : il est désigné pour cette fonction, d'où l'importance du fait qu'il s'agit non pas d'un écrit, mais du récit d'un témoignage. Le passant est comme objet de qui on parle. Le cartel est la *dritte Person* – le public, « l'auditeur inactif » qui reçoit « le cadeau de parole », la création langagière qui aurait une capacité à franchir un impossible à dire. Est-ce ce franchissement qui apporte la satisfaction du cartel ? Qu'en est-il de la satisfaction du passant et du passeur ?

En ce qui concerne notre cartel, le témoignage a permis de vérifier le changement de discours, qui ne fut pas sans conséquence pour la vie du passant. À partir de son travail autour d'une équivoque langagière, il a démontré comment le franchissement des identifications idéales a permis de modifier la jouissance du symptôme en une

9. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 840.

satisfaction plus banale. Le travail effectué par le passant autour d'un signifiant, similaire à la production d'un mot d'esprit, a prouvé la façon dont s'est opérée la chute de ce qu'il a défini comme une passion pour la vérité des signifiants maternels. Le récit ne concernait pas la jouissance du bla-bla-bla mais une démonstration de la passe comme réconciliation avec sa position de parlêtre, réconciliation avec « ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose pas approcher ¹⁰ ».

Mais ce n'était pas un *Witz* que le passant proposait dans son témoignage, plutôt le travail autour d'un rêve, considéré comme fondamental, qui a ouvert la voie vers des équivoques autour de *lalangue* où il ne restait qu'une lettre qui a fait tomber les masques du fantasme.

D'ailleurs, cela m'a beaucoup surpris : dans les divers témoignages de passe, le rêve, ou des rêves étaient toujours présents pour décrire un moment de virage. Il est vrai qu'il s'agissait plutôt de rêves où la présence de l'analyste, avec son interprétation, apportait une autre dimension – celle d'un certain réveil, qui n'est pas sans évoquer un rapport au réel. On se souvient du rêve de la licorne dans le *Séminaire XI* où l'interprétation fait surgir une formule de non-sens – « Poordjeli » – qui a permis au sujet de voir « à quel signifiant irréductible, traumatique, il est comme sujet, assujetti ¹¹ ». Cette formule, produit par deux syllabes du mot licorne, vient démontrer ce qui est matérialisé dans l'expérience, une *motérialité* qui n'est pas sans être accompagnée de jouissance pour le sujet. Dans son texte, Leclair explique que cette formule intime s'accompagnait d'un mouvement de jubilation de l'enfant, qui consistait à s'enrouler sur soi-même, à se déplier ¹². Ainsi, en jouant avec l'écho du mot licorne, en laissant résonner un énoncé du discours de l'analysant, l'analyste a porté l'interprétation du rêve au niveau d'une énigme, dont la réponse est l'énonciation d'un savoir qui n'est d'aucun sujet – un non-sens indépassable, *Poordjeli*. Une formule de *lalangue*, chargée de jouissance qui n'est obtenue qu'à partir de l'interprétation d'un rêve. Donc, un rêve peut toucher au réel de l'inconscient, non sans la présence de

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 219.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 226.

12. S. Leclair, *Psychanalyser*, Paris, Seuil, 1968, p. 112.

l'analyste. C'est ce que Patricia Dahan nous a montré à Toulouse – un rêve faisant surgir un signifiant de *lalangue*.

Ce que le mot d'esprit nous apprend, c'est que jouer avec les mots apporte du plaisir. Dans le séminaire d'École, David Bernard nous en a parlé en se référant à Michel Leiris. Il nous a démontré comment l'enfant, avec les jeux de sonorité et de non-sens, obtient une jouissance particulière, autistique car il parle tout seul. En cela, l'enfant serait plus près du réel que l'adulte. Ce n'est pas encore le « jeu développé » des adultes, car les enfants ne font pas de mots d'esprit – la dimension de la perte ne s'est pas encore opérée. Il s'agit d'un plaisir d'avant le dictionnaire qui viendrait ainsi promouvoir une « satisfaction directe » : un travail de l'enfant autour des mots qu'il reçoit de l'Autre, des choses entendues, avec lesquelles il s'amuse pour pouvoir ajuster ce qu'il ressent comme détresse.

C'est le bonheur de Hans avant la phobie – il joue avec les mots et il est heureux. Lacan indique cette position en désignant son « bonheur phallique ». Jusqu'au moment où une perte vient sceller le destin – le corps jouit –, l'émergence de quelque chose qui vient déranger le rapport de l'être parlant à son propre corps, la jouissance. Le résultat en est le surgissement d'un symptôme qui vient localiser cette jouissance intrusive. Tout le travail de Hans, ses « élucubrations » vont servir à ordonner cette intrusion en constituant le cheval comme objet phobique.

Dans ce travail d'élucubration, même si l'enfant ne fait pas de mot d'esprit, Lacan remarque la dimension de drôlerie dans les dialogues de Hans avec son père, au point de nous inviter à lire *Le Mot d'esprit...* Les moqueries de Hans face aux suggestions de son père ne sont qu'une tentative d'introduire l'équivoque, car dans toute production de l'inconscient, nul élément signifiant n'est pas univoque. Introduire l'équivoque serait toucher le réel de *lalangue*, celle qui porte la marque du destin singulier du sujet. Par rapport à son symptôme, Hans a atteint la satisfaction, selon Lacan, par la voie de la sublimation – il aura des enfants de son esprit en tant que metteur en scène d'opéra. Il s'agit d'un autre Hans, « un petit en puissance d'enfants, capable d'engendrer indéfiniment dans son imagination et de se satisfaire entièrement avec ses créations ¹³ ». Ce n'est pas négligeable,

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 417.

Hans est heureux de vivre, l'analyse a allégé son inconfort en lui donnant la possibilité de trouver une autre voie pour la jouissance du symptôme, la voie de la sublimation. Ainsi, la solution de Hans se définit par une satisfaction pulsionnelle, mais ce qui l'intéresse ce n'est pas son sexe, confirmant ainsi la formule de Lacan : « Il n'y a que le phallus à être heureux [...] pas le porteur du dit ¹⁴. »

Reprenant cette formule, Christian Demoulin propose justement une autre voie : il n'y a de bonheur que du symptôme ¹⁵. Il reprend la réponse de Lacan à André Albert : « S'il n'y avait pas de symbolique, c'est-à-dire, de cette espèce d'injection de signifiants dans le réel avec lequel nous sommes forcés de composer, il n'y aurait pas de symptôme. Et le symptôme c'est la particularité, en tant que c'est ce qui nous fait chacun un signe différent du rapport que nous avons, en tant que parlêtre, au réel ¹⁶. » Son idée s'appuie sur le symptôme considéré comme la manière dont chacun jouit de son inconscient : à chacun son symptôme, qui le soutient dans l'existence, qui fait son mode de jouissance et son identité dans la séparation d'avec l'Autre primordial. Un symptôme qui va du particulier – qui se définit par rapport à l'universel – au singulier de chacun. Ainsi, c'est un symptôme qui peut faire destin singulier, pas sans la satisfaction du sujet.

C'est cela qui a mené, dans un autre cartel de la passe auquel j'ai participé, à décider d'une nomination. Ce témoignage pourrait illustrer cette formule – il n'y a de bonheur que du symptôme. Le symptôme d'entrée en analyse était de ne pas pouvoir parler par peur de perdre la tête, ce qui se manifestait depuis son enfance par des évanouissements. Le passeur a décrit la passante comme une « criada muda » – serveuse muette – qui, en portugais, désigne aussi la table de chevet, où on met toutes sortes de choses. Le choix de faire de la psychologie avait pour but d'apprendre à « parler bien du sexe ». Choix de son idéal de femme. La première analyse a eu des effets thérapeutiques mais, du fait d'être désignée comme « élue » par son analyste, a eu comme conséquence une accentuation des symptômes – ne pouvoir parler de rien.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 84.

15. C. Demoulin, « Bonheur et symptôme », *L'En-je lacanien*, n° 11, Toulouse, Érès, 2009, p. 170.

16. J. Lacan, « Intervention suite à l'exposé d'André Albert », *Lettres de l'EFF*, n° 24, 1978.

La passante choisit alors de voir un autre analyste, qui ne parlait pas bien sa langue maternelle – une étrangère. En évoquant son activité de séminaire, l'analyste lui dit : « Quel succès. » Le travail dans cette analyse a eu pour effets de poser un acte – se séparer de « ce succès » – qui n'était pas sans provoquer de nouveaux symptômes, jusqu'au moment de passe où il s'agissait non plus de parler bien – chute de l'idéal – mais de bien dire son rapport à la cause analytique. Virage qui n'est pas sans rapport avec le fait d'être désignée passeur. Bien dire vient à la place de parler bien, ayant des effets dans sa vie personnelle, dans sa place d'analyste, dans un consentement au silence où tout ne peut pas se dire. Changement de position de jouissance du symptôme – au lieu de perdre le sens¹⁷, il s'agit de se décoller de la recherche du sens à tout prix. Une satisfaction qui ne s'atteint qu'à l'usage d'un particulier, celui de son symptôme.

Ce témoignage a démontré aussi une « autre raison exigible pour supporter le statut d'une profession que recevoir du fric », suivant la remarque de Lacan dans la « Préface de 76¹⁸ ».

Je reviens donc sur mon hypothèse : le travail du *Witz* avec sa voie économique ne serait-il pas équivalent à celui de la voie du symptôme à la fin de l'analyse ? Non sans que la présence de l'analyste vienne s'y mêler, pour ouvrir à une voie plus courte, plus satisfaisante.

On a vu que le *Witz* suppose un travail, des techniques (équivoque, double sens, non-sens) où les managements de la langue, sorte de chiffage calculé, font surgir un signifiant inédit, porteur de plaisir. Signifiant et jouissance sont présents dans cette création qui, selon Freud, fait le petit bonheur de la vie quotidienne. Il s'agirait du même travail avec le symptôme, comme Patricia Dahan l'a illustré à Toulouse : le travail autour d'un rêve a permis d'accéder à *lalangue*, langue presque oubliée, et ainsi de délivrer le sens du symptôme. La dimension de la jouissance a pu être atteinte grâce à *lalangue*, touchant ainsi le réel du symptôme, réduit à une lettre – voie plus courte – où se révèle la manière dont le sujet jouit de son inconscient – singulièrement et réellement.

17. En portugais, « s'évanouir » est synonyme de « perdre les sens », *perder os sentidos*.

18. À propos de ce témoignage, cf. S. Fontes Franco, « La passe n'est pas ce qu'on attend », *Wunsch*, n° 8, Bulletin international de l'EPFCL.

D'un autre côté, il y a une satisfaction du cartel quant à la nomination, à mon avis. Écouter les témoignages dans un travail collectif fondé sur des « affinités psychiques » n'est pas sans apporter du plaisir. Une levée du masque pour le cartel qui pourrait équivaloir à une levée du poids du symptôme pour le passant. Comme Lacan le rappelle, « celui qui laisse échapper la vérité, commente Freud, est en réalité heureux de jeter le masque ¹⁹ ».

19. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits, op. cit.*, p. 270.